

Tribune Libre

Monsieur le Rédacteur,

Il nous a fait peine, nous l'avouons, de lire dans l'avant-dernier numéro de l'"E-tudiant" certaine partie de l'article, signé des initiales : C. E. B.

Comme on l'a souvent répété déjà, nous aimerions, nous, étudiants de Laval, hommes de demain, posséder dès maintenant une feuille combattive qui puisse transmettre de courage pour mieux nous préparer aux luttes futures. Elevons-nous contre les malheureux fléaux qui ravagent notre population et notre race; luttons contre les abus de toutes sortes, mais, certes, il est, avant tout raisonnable que notre ardeur n'aille pas trop loin et ne se traduise pas par des allusions plus ou moins malignes et quelquefois désagréables, surtout lorsqu'elles s'adressent à des personnes vénérables qui ont droit à plus de respect de notre part.

Peut-être alléguera-t-on ici, notre manque de clairvoyance et de compétence! Il est vrai que nous sommes jeunes et que la barbe commence à peine à décorer notre menton, néanmoins, nous avons facilement compris que monsieur le Directeur gardait une dent contre le cours classique et même... contre certains Messieurs qui l'enseignent.

Pour nous, Canadiens-français, il semble que l'héritage principal que nous ayons reçu de nos ancêtres soit l'esprit de critique! Ah! l'esprit de critique! Que de brèches il a faites chez notre peuple. C'est lui qui a divisé, c'est lui qui lui injecte le goût de la discorde! C'est enfin lui qui l'empêche d'être fort contre l'ennemi!

De grâce, nous, les jeunes, ne cherchons point à nous faire vieux avant le temps. Attendons! Nous atteindrons assez tôt l'âge où nous pourrions nous permettre, si nous le désirons, de critiquer chez les autres ce qui nous paraîtrait mauvais!

Comprenons qu'il est téméraire pour des jeunes gens de vouloir faire la leçon à des hommes dont la tête blanche dénote une expérience consommée, que, du reste, de glorieux succès ont affirmée de tout temps.

Surtout, sachons qu'il est ingrat de méconnaître de n'importe quelle manière les services que nous, ont rendus des personnes dévouées qui s'intéressaient et qui s'intéressent encore vivement à toutes nos démarches.

C'est le respect des souvenirs!

Une maison d'éducation nous a instruits et formés! Il semble que le premier devoir que nous ayons à remplir une fois sortis, soit d'en conserver le meilleur des souvenirs. N'oublions pas que c'est là que se sont passées les plus belles années de notre vie; que nous y avons trouvé des professeurs pleins d'un dévouement et d'une activité inébranlables, que les fatigues de longues années d'enseignement ne savaient pas arracher à leur devoir et surtout ne pouvaient pas priver de leur désintéressement remarquable!

Ce souvenir n'est pas une aumône!... C'est un devoir sacré!

R. M., (E.E.G.C.)

M. le Rédacteur,

Je vois avec plaisir que vous traitez ou laissez traiter d'idiots et menacez de dévoiler leurs noms, les étudiants qui insultent les dames et les demoiselles aux abords de l'Université.

Vous me feriez, certes, éprouver un bien plus grand plaisir, si vous livriez à la publicité le triple imbécile qui se permet d'écrire dans votre journal des insanités et des incongruités, pour ne pas dire plus, du genre de celles qui s'étaient dans la Chronique Universitaire, la semaine dernière.

Je ne suppose pas un instant que ceci ait été fait à votre connaissance et l'auteur de l'article est d'autant plus à blâmer qu'il n'a pas su distinguer par lui-même que votre feuille n'est pas un dépôt intellectuel destiné à recevoir les élucubrations malsaines et malséantes d'un esprit en mal d'écrire... mal.

"UN ABONNE".

Montréal, 25 novembre, 1912.



A L'OPERA

SOIREE ANNUELLE DES E. E. D.

La Vivandière par Benjamin Godard

Une première, pensez donc!
Et quel succès!

Sir Lower et Lady Gouin présidaient. Nos professeurs, dépouillés de la toge, étaient aux premières loges leurs figures souriantes d'hommes sérieux qui se délassent.

Les couplets entraînants de la Vivandière, les chansons de route, les récits épiques de La Balafre, les roucoulements de Georges et de Jeanne, la lettre des vieux parents lue par Marion à Lafleur, enthousiasmèrent un public nombreux.

Les trépidements de satisfaction qui ébranlaient le poulailler, les beuglements inquiétants des flûtes de carton, le tintement fêlé des sonnettes grêles, semblaient plus effrayer le bourricot de Marion que le sifflement des balles et les pétarades assourdissantes des champs de bataille.

Cette oeuvre est légère, simple, patriotique.

Le livret a pour sujet les amours d'un jeune noble vendéen qui s'est enrôlé dans les rangs révolutionnaires et d'une jeune orpheline qui pour le suivre se joint comme aide à la Vivandière Marion.

La musique est distinguée, enlevante et continue de chanter à nos oreilles, longtemps après que l'orchestre s'est tu. La mélodie ne s'éteint pas avec les dernières mesures mais se prolonge indéfiniment.

M. Huberty joue et chante de façon surprenante son rôle de La Balafre. Le jeu de Mlle Courso semble parfois hésitant, mais sa voix vibrante fait bien vite oublier ces légères défaillances. Mlle Choiseul se contente de chanter joliment. M. Conrad est ténor par les grands gestes appris et les poses conventionnelles. Sa voix s'était égarée dans les coulisses...

M. Cervi mâchonne drôlement le français. MM. Grand et Stroesco méritaient les applaudissements qu'on leur a distribués.

M. Hasselmanns est un artiste qui fait ressortir d'une partition toutes les nuances, en souligne toutes les délicatesses qu'il ne sacrifie pas à l'effet.

Charmante soirée dont nous sommes redevables au Comité de Régie provisoire des E.E.D., auquel nous adressons les félicitations les plus sincères.

Terrible Accident

L'autre jour, cinq heures de l'après-midi, grand rassemblement, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. Hommes, femmes, enfants, tous se dirigeaient vers un même point, l'anxiété peinte sur la figure.

Nous nous approchons pour savoir ce dont il s'agit. Quelqu'un nous dit que c'est "un accident".

Après nous être frayés un passage à travers la foule, nous apercevons en effet un homme à barbe blanche, soutenu par deux personnes. A notre douloureuse surprise nous reconnaissons dans le blessé, le Bonhomme Déry; et à notre grand réconfort, les deux bons samaritains se trouvent être Jimmy Beaudoin, E.E.D., et Price Marsan, "ejusdem facultatis".

De bouche en bouche, nous apprenons que le pauvre Père Déry s'est donné une entorse en glissant sur le pavé.

Nous étions là, considérant ce spectacle lamentable, lorsque j'entends derrière moi, une voix:

"Bon pour lui, le vieux bougre! Ca lui apprendra à porter à l'avenir des chaussures à semelles de caoutchouc que vend DUSSAULT, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis."



—Tout bon étudiant devrait avoir en poche son "universitaire". Ce livret contient avec nos couleurs, nos chansons, etc... une foule de conseils et de renseignements utiles.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 1^{er} DECEMBRE 1912

"MARIE-JEANNE"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 1^{er} DECEMBRE 1912

"L'AMOUR VEILLE"

Notre Feuilleton. No 3

JACQUES VINGTRAS

L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)

La maison appartient à une dame de cinquante ans qui n'a que deux dents, l'une marron et l'autre bleue, et qui rit toujours; elle est bonne et tout le monde l'aime. Son mari s'est noyé en faisant le vin dans une cuve; ce qui me fait beaucoup rêver et me donne grand-peur des cuves, sans grand amour du vin. Il faut que ce soit bien bon pour que M. Garnier—c'est son nom—en ait pris jusqu'à mourir. Mme Garnier boit, tous les dimanches, de ce vin qui sent l'homme qu'elle a aimé: les souliers du mort sont aussi sur une planche, comme deux chopines vides.

Au second, M. Grélin. Il est lieutenant des pompiers, et, le jour de la Fête-Dieu, il commande sur la place. M. Grélin est architecte, mais on dit qu'il n'y entend rien, que "c'est lui qui est cause que le Breuil est toujours plein d'eau, qu'il a coûté 50,000 frs. à la ville, et que, "sans sa femme..." On dit je ne sais quoi de sa femme. Elle est gentille, avec de grands yeux noirs, de petites dents blanches, un peu de moustache sur la lèvre; elle fait toujours bouffer son jupon et somner ses talons quand elle marche. Elle a l'accent du Midi, et nous nous amusons à l'imiter quelquefois.

On dit qu'elle a des "amants". Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais bien qu'elle est bonne pour moi, qu'elle me donne en passant, des tapes sur les jones, et que j'aime à ce qu'elle m'embrasse, parce qu'elle sent bon. Les gens de la maison ont l'air de l'éviter un peu, mais sans le lui montrer.

"Vous dites donc qu'elle est bien avec l'adjoint?"

—Oui, oui, au mieux!

—Ah! ah! et ce pauvre Grélin?

J'entends cela de temps en temps, et ma mère ajoute des mots que je ne comprends pas.

"Nous autres, les honnêtes femmes, nous mourons de faim. Celles-là, on leur fourre des places pour leurs maris, des robes pour leurs fêtes!"

Est-ce que Mme Grélin n'est pas honnête? Que fait-elle? Qu'y a-t-il? pauvre Grélin!

Mais Grélin a l'air content comme tout. Ils sont toujours à donner des caresses et des joujoux à leurs enfants: on ne me donne que des gifles, on ne me parle que de l'enfer, on me dit toujours que je crie trop. Je serais bien plus heureux, si j'étais le fils à Grélin.

Mme Touillier reste au troisième: voilà une femme honnête!

Mme Touillier vient à la maison, avec son ouvrage, et ma mère et elle causent des gens d'en bas, des gens de dessus, et aussi des gens de Raphaël et d'Espailly. Mme Touillier prise, a des poils plein les oreilles, des pieds avec des oignons; elle est plus honnête que Mme Grélin. Elle est plus bête et plus laide aussi.

"Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé : \$700,000. Versements mensuels : 25 ou 50 centimes.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements :

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.



Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant? Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver picorer dans la neige; que, l'été, je salais mes cuillottes dans une cour qui sent mauvais; qu'un fond de la cave, un des locataires engraisse des dindes. On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé, avec lesquelles on les bourre, et elles étouffent. Ma grande joie est de les voir s'effondrer, devenir bleues. Il paraît que j'aime le bleu.

Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien: aussi, plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère, et que je suis un enfant ingrat.

Qui, ingrat! car il m'est arrivé quelquefois, le soir, en grattant mes bosses, de ne pas me mettre à la bénir, et c'est à la fin de mes prières, tout à fait, que je demande à Dieu de lui garder la santé pour veiller sur moi et me continuer ses bons soins.

Je suis grand, je vais à l'école.

Oh! la belle petite école! Oh! la belle rue! et si vivante, les jours de foire!

Les chevaux qui hennissent; les cochons qui se traînent en grognant, une corde à la patte; les poulets qui s'égosillent dans les cages; les paysannes en tablier vert, avec des jupons écarlates; les fromages bleus, les tomates fraîches, les papiers de fruits; les radis roses, les choux verts!...

Il y avait une auberge tout près de l'école, et l'on y déchargeait souvent du foin.

(A Suivre)

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fauteux.

Administration.—J. B. Mandeville.

Adresse:

"L'Etudiant",
Université Laval,
Montréal.